

Y.-P.
CASTEL



PHOTOS DE
OS LE DOARÉ

LÉGENDES DORÉES DES SAINTS BRETONS

MONOGRAPHIES
ÉDITÉES ET ILLUSTRÉES
PAR
JOS LE DOARÉ

IMAGES DE BRETAGNE

I. - ART BRETON

Les Grands Calvaires, texte de V.-H. Debidour.
Croix et Calvaires, commentés par V.-H. Debidour.
Fontaines Sacrées, texte de P. Thomas-Lacroix.
Châteaux en Bretagne, texte de Florian Le Roy.

2. - ICONOGRAPHIE

La Vierge en Bretagne, texte de V.-H. Debidour.
Noël en Bretagne, texte de Bernard de Parades.

3. - TRADITIONS

Pardons de Bretagne, texte de Florian Le Roy.
Danses de Bretagne, texte de Pierre Hélias.
Coiffes de Bretagne, texte de Pierre Hélias.
Costumes bretons, texte de Pierre Hélias.

4. - LEGENDES

1° **La Mer**, texte de Pierre Hélias.
2° **De Grève en Cap**, texte de Pierre Hélias.
3° **Légendes dorées**, par Y.-P. Castel.

5. - HISTOIRE ET GEOGRAPHIE

Menhirs et Dolmens, texte de P.-R. Giot.
Ports de Pêche, texte de André Guilcher.

REFLETS DE BRETAGNE

6. - ARMOR

Mont Saint-Michel, texte de A.-P. Bastien.
Côte d'Émeraude, texte de Florian Le Roy.
Côte de Granit, texte de Pierre Guégan.
Quiberon-Carnac, texte de Michel de Galzain.
Finistère, texte de Henri Queffelec.

7. - LEON

Saint-Thégonnec, texte de Y.-P. Castel.
Guimilic, texte de Henri Waquet.
Saint-Pol-de-Léon, texte de Y.-P. Castel.
Morlaix, texte de Fanch Gourvil.
Roscoff, texte de Gilberte Taburet.
Brest, texte de Henri Queffelec.
Plougastel-Daoulas, texte de Bernard de Parades.

8. - CORNOUAILLE

Pointe du Raz, texte de Henri Queffelec.
Locronan, texte de Henri Waquet.
Landévennec, texte de Pierre de la Haye.
Châteaulin, texte de François Férec.
Pleyben, texte de Madeleine Moreau-Pellen.
Huelgoat, texte de Bernard de Parades.
Pont-Aven, texte de Y.-P. Castel.
Fenmarc'h, texte de Auguste Dupouy.
Sainte Anne la Palud, texte de Jacques Thomas.
Presqu'île de Crozon, texte de Georges G. Toudouze.

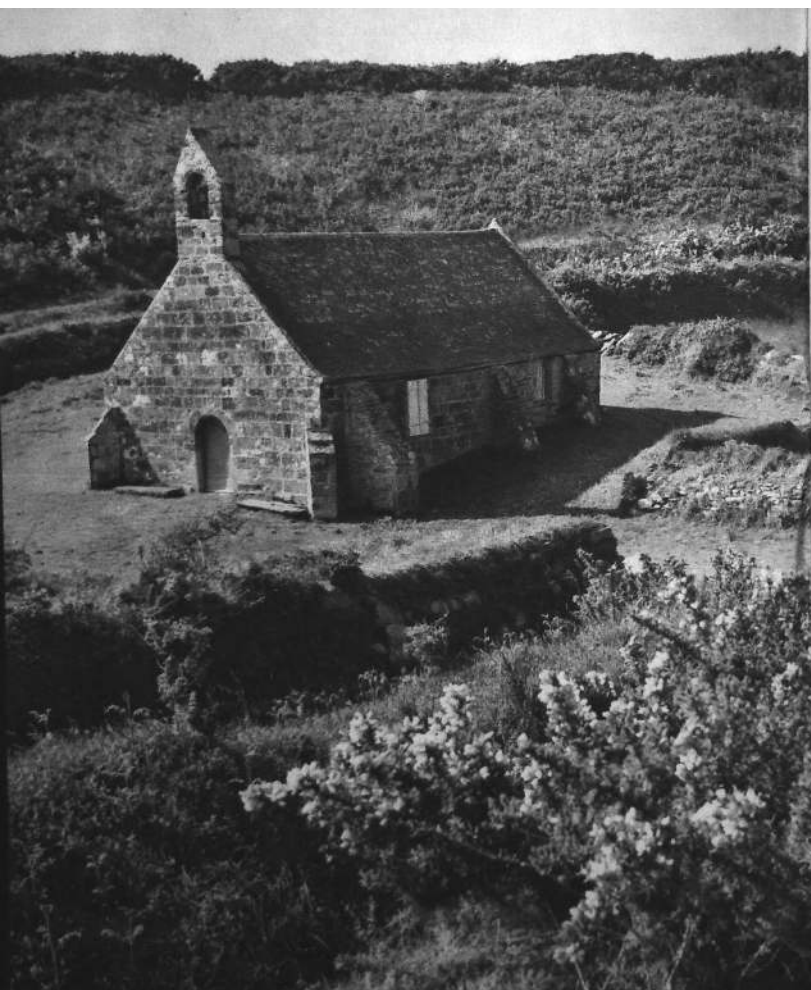
Y.-P. CASTEL

LÉGÈNDES DORÉES DES SAINTS BRETONS



PHOTOGRAPHIES
DE JOS LE DOARÉ

ÉDITIONS D'ART
JOS LE DOARÉ
CHATEAULIN (Finistère)



Chapelles bretonnes

« Doux paradis des saints au rebord des landiers
où pleurent les ajoncs des larmes triomphantes ».

Florenti pieusement recueillis par les disciples des
vieux moines bretons ;
récits merveilleux surgis des marges de l'Histoire
des Saints ;
créés par l'imagination vagabonde des conteurs
de veillées ;
ces **Légendes Dorées**, choisies entre mille, char-
mantes de naïveté, pleines de symbolisme sacré,
chargées jusqu'à l'émotion de vieux bon sens
populaire ;
tout imprégnées de la liberté joyeuse que prend
le peuple de rendre familier ce qu'il honore sincé-
rement ;
ne peuvent-elles en toute simplicité de cœur parti-
ciper à la gloire des élus que Dieu dans sa bonté
s'est choisis sur la terre armoricaine ?

Saint Meen

« Le terroir de Gaël estoit fort endom-
mage par certaines petites bestioles,
lesquelles, sortant de leurs tanières quand le
bled s'en allait meur, y faisoient un grand
dégast. Saint-Meen ayant expérimenté le
dommage qu'elles faisoient au Monastère
ayant fait Oraison, s'alla présenter devant
la tanière où se retiroient ces bestes et leur
commanda de la part de Dieu, de se retirer
si avant dans le désert qu'elles ne pussent
faire ny dommage ny au Monastère ny à
personne, à quoy elles obéirent prenant
leur chemin à travers pays et jamais depuis
n'en fut vu en ce pays là. »

« Vie des Saints de Bretagne »
Albert Le Grand

Chapelle SAINT-MEEN en Ploumoguer.



Le poisson de Saint Corentin

L'hiver n'est pas encore fini et déjà l'or perle sur l'épine d'ajonc par toute la Cornouaille. Tandis que dans les bois de Névet s'épanouit un saint dont la renommée se répand à l'entour.

« L'ermite ? Il ne dort pas, je vous l'assure... En prière qu'il reste toute la nuit !

— Corentin ? Il ne mange rien, sauf un peu de pain trempé dans l'eau de sa fontaine...

— Moi je vous dis, répliqua un glazic goguenard, dans la fontaine il y a un petit poisson. C'est avec ça, je parie, que Saint-Corentin se nourrit... Un morceau chaque jour... »

Pendant que couraient tous ces avis, il arriva que fut troublée la solitude de la forêt. Devant la porte de l'ermite, un grand arroi de chevaux piaffants et de chasseurs fourbus. Les équipages annonçaient des seigneurs pour le moins.

« Donne à manger à mon maître et à ses hommes, cria l'écuyer Gurfoll. Nous sommes tous debout depuis la nuit et on a une faim !

— Seigneur, bredouilla Corentin...

— Ne réplique pas, apporte ce qu'il faut sinon c'est le roi Gradlon qui sera mécontent. »

Corentin lève les yeux. Le roi était devant lui qui lui faisait demander l'hospitalité. Tout ému, le moine s'en va à la fontaine et rapporte dans le creux humide de sa main un petit poisson.

— Ah ! moine, tu te moques de nous. Un poisson pour tant d'hommes.

Mais déjà, Corentin, silencieux, se met à rassembler les braises de son feu et prépare avec des herbes choisies une grillade. Quand Gradlon eut mangé, l'ermite fit des parts du reste. Chacun fut rassasié et tous furent dans l'émerveillement.

...C'est là une des vieilles légendes du « poisson de Saint Corentin ». Le glorieux Saint Corentin devenu le patron pour toujours du diocèse de Quimper. Car c'est à la suite de ce prodige du poisson que Gradlon demanda à l'ermite de quitter sa solitude du Névet pour être sacré évêque de Cornouaille.

Saint Guénolé et la ville d'Ys

Avez-vous écouté quelquefois les vagues ? sur le sable des grèves, quand elles meurent en chantant inlassablement : is, is...

Is, l'écho toujours redit de la ville de légende, la ville superbe aux murs de cristal, et ses tours qui dressent des dômes argentés au milieu de la mer. Dans son souvenir fabuleux se mêlent inextricablement trois visages : le roi Gradlon, sa fille Dahut et Guénolé.

SAINTE-CORENTIN, le premier évêque de Quimper et patron de la Cathédrale.



Saint Guénolé, en ces temps-là, séjournait dans la ville où la confiance du roi l'avait appelé pour prendre de lui conseil. Comme le flux des équinoxes menaçait, l'homme de Dieu s'en était resté au palais, ne pouvant rejoindre la compagnie de ses moines. Cette nuit, paisiblement, en un angle retiré, il repose, couché sur les dalles de marbre. Mais au plus profond de la ténacité le voici qui se dresse. Il écoute. A la nuit ce n'est pas le bruit régulier de la mer contre les murailles qui se mêle, mais une rumeur confuse et grandissante comme d'un flot envahissant. Puis des cris. Des cris, de toutes parts dans les ruelles de la ville affolée. Et soudain, Gradlon devant lui :

« Les portes de la mer sont rompues. Il faut fuir. Par la digue ! et elle est libre encore ! »

Sur les pavés que déjà recouvre le premier flot, commence vers le continent une cavalcade désespérée. Au passage de la poterne, une femme, immobile sous ses longs voiles, attend. Elle saute en croupe derrière le roi. C'est Dahut la fille de Gradlon que rien ne semble émouvoir et qui tient à sa vie.

Les chevaux sont rapides, mais les flots les talonnent de près. « Jette cette fille à l'eau. » Dans la clameur des vents, retentit la parole de Guénolé qui lit au fond des cœurs. Ah ! il sait depuis longtemps ce que c'est que Dahut... Les cent amants tous disparus noyés... Le pacte avec le diable pour conserver l'éternelle jeunesse... Ah ! Elle mérite bien son surnom de maudite !

Sans attendre, Gradlon enfonce ses éperons plus profond dans les flancs de sa monture.

« Jette loin de toi cette fille damnée ! »

— Comment ? Père Guénolé, ma fille, mon unique ! »

Le flot, acharné à poursuivre, monte toujours. Les chevaux qui s'étouffent dressent les naseaux au-dessus de l'écume.

« Jette, jette-là dans la mer. C'est le démon à ton cou. »

Gradlon a tourné son visage vers celui de sa fille. Dans les yeux verts, qui ne se baissent pas, il vient de lire le crime et la non repentance : les Portes de l'Océan forcées... Les grandes clés dérobées qu'il tenait nuit et jour à sa ceinture... Dahut serait-elle donc coupable ? « Ma pauvre Dahut », murmure-t-il. Mais seule y répond une froide lueur de prunelles déjà mortes.

Alors, dans un geste terrible le roi arrache le bras qui l'étreint farouchement... Il n'y eut pas un cri. Dahut glissa au creux de la mer et se calmèrent les vagues aussitôt.

A l'endroit même où aujourd'hui elles dessinent une grande orbe blanche au long de la lieue de Grève...

Le premier flot commence vers le continent une cavalcade désespérée.

Saint Ronan et la méchante Kében

Je ne vous raconterai pas toutes les belles histoires qui ont fleuri autour de la vie et de la mort de Saint Ronan. Je ne vous dirai pas la manière dont il passa la mer sur un bateau taillé dans un rocher, ni l'accueil qu'il reçut chez les pilliers d'épaves au pays de Léon, ni la chevauchée de sa jument de pierre, ni comment, après sa mort, son corps fut changé en géant de tombeau tel qu'on le voit à la chapelle du Penity en Locronan...

Seulement l'histoire de Ronan et de Kében, cette méchante femme qui en voulait au saint homme parce qu'il avait converti son mari. Après mille misères, elle résolut d'en finir avec Ronan en inventant une grande calomnie, pour se venger une fois pour toutes.

Tout d'abord, elle enferma sa fille dans un grand coffre à grains, et s'en alla par tous les hameaux en hurlant désolée :

« Ma fille ! ma pauvre fille ! Ronan vient de me la voler et il veut la tuer ! »

Comme tout le monde la savait mauvaise, on la laissait dire. Aussi s'en vint-elle trouver le roi Gradlon pour porter accusation contre l'homme de Dieu. Le roi (qui n'était pas encore devenu le sage roi Gradlon), fit comparaître Ronan.

« Qu'on le mette en présence de mes écuyers furieux ! on verra si tu es sorcier ou homme de bien ! »

Mais les bêtes féroces au lieu de s'élaner sur Ronan se couchèrent à ses pieds, paisibles comme des agneaux.

Alors, lui, qui avait gardé le silence jusque là, parla :

« Allez dans la maison de Kében et apportez ici le grand coffre à grains ! »

Quand on ouvrit devant le roi le lourd coffre, la petite fille était morte. Ronan la rendit à la vie et la remit à sa mère.

Mais croyez-vous que La Kében confondue se convertit pour autant à ce miracle éclatant ? Il n'en fut rien ; je vous l'assure, il est plus facile de changer en hommes vivants les porteurs du tombeau de saint Ronan que de retourner le cœur d'une femme mauvaise.

SAINT-ROGAN : Il est plus facile de changer en hommes vivants les porteurs de pierre au tombeau de Saint-Ronan...



Le dragon de Saint Pol

Il y avait, il y a de cela des temps et des temps, dans le pays du côté de la mer, une horrible bête malfaisante et puante. On l'appelait le Dragon. Quand cela sortait de son lie-repaire c'était pour semer partout la terreur !

« Qui viendra avec moi combattre le démon ? » avait demandé Pol Aurélien, l'évêque, à ceux qui l'entouraient.

« J'irai avec vous, Monseigneur, et Dieu nous donnera force et courage pour détruire la bête. »

C'était un homme de guerre qui avait répondu. Ce fut le seul.

Vers l'ancre du monstre s'en vont les deux hommes, celui de la guerre et celui de Dieu. L'un tient ferme la lance et l'épée, l'autre a pris seulement son étole d'évêque et sa crosse. Les voici au milieu des flammes et du soufre, qui affrontent le dragon rugissant et furieux. Quelle rude bataille, mes enfants ! La bête se sentant perdue redouble sa fureur. Mais le guerrier est brave et l'évêque a la force de Dieu. Il plante sa crosse dans la queue béante, il passe l'étole autour du cou. Traîné, le monstre, comme un malheureux, derrière Pol Aurélien.

Ce n'était pas, comme bien vous pensez, pour l'apprivoiser et le mettre en cage, et le montrer à tout le monde. Un évêque sait bien ce qu'il faut faire quand il rencontre sur sa route une créature du démon. Aussi il vous mène son dragon vers la mer en haut du grand rocher et il le précipite au profond de l'Océan.

Alors monta jusqu'au ciel un cri en clameur si grande qu'on entend son écho encore aujourd'hui par les grandes tempêtes. Près du Toul Ar Serpent, à l'extrémité de l'île de Batz.

L'antique dragon est bien mort, mais les artistes, dans leur fantaisie, n'oublient jamais de le représenter, docile, aux pieds de saint Pol de Léon, quand ils font une statue.

Et le chevalier ? Si vous voulez retrouver sa mémoire allez donc méditer près des tours romantiques et du chêne au rocher, à Kergoumadéac'h, la « demeure-de-l'homme-qui-ne-fuit-pas », sur la paroisse de Cléder.

Toujours en Bretagne nous avons aimé les dragons, non qu'ils mangeassent des hommes tout vils mais cela faisait un si beau thème pour les sculpteurs et les conteurs d'histoires



Sainte Triphine et Saint Trémeur (A la manière des vieux bardes.)

...Triphine, la reine Triphine, vient de savoir qu'un enfant va lui naître. Mais pour elle c'est une douleur, ce n'est pas une joie... Son époux, le tyran Conomore, tue ses femmes quand il apprend qu'elles attendent un enfant. Aussi Triphine, dans la nuit, s'enfuit.

...Au matin, Conomore trouve la chambre vide. En hâte son cheval est sellé. En hâte la pauvre reine est rejointe. Malgré les pleurs, son seigneur la saisit par sa belle chevelure. Malgré ses pleurs, de son épée il la frappe. Et le sang coule clair dans la bruyère sombre...

...L'affreux forfait, saint Gildas, l'orant du monastère lointain, vient de l'apprendre. Il se met à pleurer. C'est lui qui naguère a conclu le mariage de la gentille princesse et du tyran, espérant par la douceur apaiser la violence!... Et longuement il se plaint à Dieu. Néanmoins il accourt à marches forcées.

...Il trouve Triphine morte. « Sœur aimée, revenez à la vie! » Voilà la reine debout qui, lentement, s'en va retourner chez son père Wéroc. Juste à temps pour mettre au monde un petit enfant mâle et pour mourir en lui donnant sa vie.

...Gildas alors jure de punir le crime. Gildas le justicier. Par le Léon, par la Domnonée, par la Cornouaille, il appelle à lui tous les « forts ». Au Concile du Ménezbré l'Armorique entière apprend et les vertus de Triphine et la félonie de Conomore.

...Seul contre tous ces preux, le tyran résiste. Il résiste en détruisant, il résiste en ajoutant crimes sur crimes. Quant au dernier on ose à peine le dire, tant il va vous révolter!

... Voici qu'un jour il rencontre un garçon s'amusant aux palets. Dans les yeux profonds du petit, Conomore a lu la douceur d'autres yeux, qui déjà, il y a des années, l'avaient imploré.

...« Quel âge as-tu? Et comment on te nomme? »

— « J'ai neuf ans et Trémeur est mon nom »...

Or, il y a neuf ans! L'épée impitoyable se lève à nouveau pour étouffer dans la gorge une dernière prière. Et douloureusement, la frêle tête s'en va rouler... Mais miracle! Trémeur l'enfant martyr prend, entre ses mains d'enfant, sa tête blonde. Vers le tombeau où repose sa mère, il s'en va la porter.

...C'est alors que l'on vit, dans le grand silence qui couvrit la Bretagne, du côté de la mer, une grande agitation de mouettes, blanches comme une panerée de lessive séchant sur la lande, qui s'abattaient du bout du ciel, où montait l'âme de Saint Trémeur.

SAINT-TRÉMEUR, fils de Triphine, au sujet de qui il y a tout un cycle de légende.



La grande paroisse de Saint Théleau

Après qu'il eut vécu pendant sept années en présence de Dieu sous le dolmen de Ménez-Braz, Théleau voulut porter la vérité à ses frères. Tout comme les autres saints bretons il s'en alla fonder une paroisse. Le seigneur du pays l'accueillit avec bienveillance :

« Cours, homme de Dieu, et tout le terrain que tu auras couru en une nuit je te le donnerai; ce sera ta paroisse, j'y mets cependant une condition; au chant du coq tu t'arrêteras, tu n'iras pas plus loin. »

Lorsque le soleil toucha à la tête des grands chênes de la colline, l'ermite partit en courant afin d'élargir le plus qu'il pourrait le territoire de sa paroisse. Déjà, le manoir de Castel Gall allumait ses fenêtres quand Théleau traversa la cour. On crut à un vagabond. Sur ses talons on lâcha les chiens. Notre coureur eu juste le temps de s'agripper aux branches basses d'un arbre pour échapper à la horde. Et là, réprimant sa juste impatience, il attendit pour descendre que la meute fatiguée se disperse.

Quand il put repartir, heureusement pour lui, la lune se levait et éclairait sa marche. Dévalant les collines, sautant les ruisseaux, coupant au travers des colzas, accrochant aux taillis sa longue robe de moine, il avançait toujours. Lorsqu'il calcula, d'après la hauteur de la lune, qu'il avait couru la moitié de la nuit il s'arrêta pour reprendre du souffle auprès d'une fontaine. Puis de nouveau debout pour sa course folle. Mais, qu'y a-t-il ? Dans les lointains un coq ne vient-il pas de chanter ? Théleau prête l'oreille ? Un deuxième coq, puis un troisième. Il n'y a plus de doute; tous les coq du pays se mettaient à chanter. Pourtant, dans le ciel cette petite blancheur de lait qui annonce, longtemps avant, l'aurore n'avait pas encore paru. Il faut s'arrêter, saint Théleau se met à genoux et demande pardon à Dieu. N'a-t-il pas fait un grand péché d'orgueil en désirant une très grande paroisse. Certainement Dieu vient de faire un prodige pour le punir...

Quand, à la fin de sa vie, Théleau se présenta aux portes du Paradis, Saint Pierre qui s'y connaissait au chant des coqs, l'arrêta un instant :

— « Théleau, les coqs chantent-ils toujours à l'heure dans ta paroisse ? »

Confus le saint ne sut que répondre. On lui apprit alors la supercherie dont il avait été l'objet. Un valet du Seigneur, au beau milieu de la nuit, avait allumé un grand feu de landes sèches au poulailler donnant ainsi l'illusion, à tous les coqs, que le jour se levait !

SAINT-THELEAU fit le tour de sa paroisse jusqu'au chant du coq. (sur un cert ajoutent certaines traditions)



Hervé et le loup

« Seigneur, que le fruit que je porte en mon sein, ne voie jamais la misère du monde ! »

Voilà l'étrange et fervente prière de Rivanone, la jeune épouse dans les mois où elle attendait son tout premier. Elle fut exaucée.

Hervé, c'est ainsi qu'on appela l'enfant, on ne connut jamais la couleur de ses yeux. Mais, bientôt, on entendit partout chanter sa voix claire et sonore. Jamais voix si pure n'avait chanté si doux les poèmes que son père, le barde Hervieu, composait et mettait en musique.

Quand Hervé devint ermite, il fit deux parts de son temps. A la belle saison, il s'en allait par les hameaux et par les cultures, et les paysans s'arrêtaient dans les moissons pour écouter le chant de l'aède. L'hiver il demeurait à son ermitage sans cesser de redire la louange de Dieu.

Un jour de grand froid, un loup affamé vint chercher sa vie de ce côté là, et, tout simplement, dévora l'âne qui était à l'étable.

« Oh ! Père ! » cria Guicharan, le compagnon inséparable de l'aveugle, « l'âne ! le loup l'a mangé ! »

— « Ah ! gardien insensé qui dors toujours au lieu de veiller ! Comment ferons-nous maintenant pour retourner la terre ? Comment ferons-nous pour ramener le bois des taillis ? »

— « Ce n'est pas que je dormais, saint Hervé, mais en vous écoutant chanter « Jesus pégen bras ve », je voyais presque le paradis ouvert.

— « Va au loup, Guicharan, et ramène-le moi. »

L'enfant tremblait ; il obéit tout de même. L'animal se laissa ramener. De sa voix la plus douce Hervé parla à la méchante bête :

« Frère Loup, tu as tué notre âne, ce sera maintenant à toi d'accomplir son travail. »

Le loup avait posé sa queue pleine de sang mêlé de poils aux pieds de l'ermite en signe de soumission.

Et au printemps suivant on put voir, la langue pendante, un loup tirer la charrue conduite par Guicharan pendant que saint Hervé chantait.

HERVÉ et le loup. Notre François d'Assise, c'est Hervé, qui chantait et ramenait les loups à la docilité.





Salaün ar Foll

Salaün, l'Eglise ne l'a pas canonisé. Il n'a pas de statue, il n'a pas de chapelle à lui. Il n'a que sa pure légende.

A l'âge où l'on n'est plus un enfant, il se balançait, encore, aux branches des arbres dans les bois. Il se baignait, nu, dans les fontaines, par toutes les saisons. Et il criait sans cesse : « Ave Maria », car il aimait beaucoup Marie, reine du ciel et des pauvres sans esprit. « Ave Maria », c'étaient ses matines, ses laudes, sa

litanie. Et quand il mendiait le pain sur les seuils accueillants, c'était son merci.

Un jour, des soldats sur pied de guerre cherchant des partisans pour venir avec eux ou des ennemis pour les tuer, l'attrapèrent.

— « C'est pour Blois que tu es, ou bien c'est pour Montfort ? »

Mais Salaün, à la face des questionneurs, lança sa ritournelle : « Ave Maria ». On le laissa à sa douce folle et il s'en repartit en chantant de plus belle, comme le merle dans les vergers.

Un soir d'hiver, Salaün ar foll, plein de misères, mourut. On l'enterra près de la fontaine où on l'avait trouvé sans vie, puis, la dernière motte jetée dans la fosse, chacun retourna à son travail, regrettant à peine le fou qui ne chanterait plus dans les hameaux ni dans les champs.

On l'oublia.

Jusqu'au jour, où, sur la tombe, un lis, que personne n'avait planté, fleurit alors que ce n'était pas la saison du lis. On accourut de partout pour voir. Prodige, sur les pétales de la fleur éclatante se détachaient deux mots en lettres d'or : « Ave Maria ».

Cela se passait tout près de cette basilique « levée » au XV^e siècle en l'honneur de la Sainte-Vierge, invoquée sous le beau nom de Notre-Dame du Folgoat.



Nicolazic et Sainte Anne

Ceci n'est pas une légende mais le récit très authentique des apparitions de Sainte Anne à Nicolazic.

C'était dans les débuts du XVII^e siècle. Au village de Keranna, dans le diocèse de Vannes, vivait Yves Nicolazic. Honnête laboureur, irréprochable paroissien, il avait quarante ans en 1623 quand il commença à être témoin d'apparitions qui auraient troublé une tête moins froide que la sienne... Pendant de longues semaines ce furent des flambeaux puis une dame silencieuse que

Nicolazic vit devant lui. Réflexions, prières, aveux au confesseur, rien ne venait éclairer intérieurement l'âme du pieux paysan. Sans le savoir, il participait aux nuits obscures où Dieu prépare les événements d'importance.

Le 25 juillet 1624, la dame, jusque-là silencieuse, lui parla : « Yves Nicolazic, je suis Anne, Mère de Marie. Allez dire à M. le Recteur qu'il y a eu autrefois à Keranna une chapelle dédiée à mon nom. Je désire qu'elle soit rebâtie. Dieu veut que j'y sois de nouveau honorée. » Dans sa prudence campagnarde, Nicolazic se tut. Mais une nouvelle apparition l'envole tout dire à son recteur. Le prêtre l'accueillit comme vous l'auriez fait vous-même. « Crois-tu Nicolazic, que sainte Anne peut prendre un pauvre homme comme toi pour faire ses commissions aux recteurs ? » Et bien sûr ce n'était que sagesse ! Mais quelle tristesse pour le pauvre paysan de voir se joindre à l'incompréhension qui le déchirait lui-même les blâmes et les moqueries de l'homme de Dieu !

Cela dura tout l'hiver suivant. Le 3 mars 1625, une extase lui confirma la vérité de sa mission. Le « jour » allait bientôt paraître. En effet, le soir du 7 mars, Nicolazic et quelques voisins remués par une force mystérieuse guidés par la lueur vacillante d'un clerc qui arrivent au champ de Bocenno. Tout à coup, en plein milieu du seigle, qui en cette fin d'hiver recouvrait le labour, le clerc s'élève trois fois pour s'enfoncer dans la terre. « C'est là ! Il faut creuser ! » Les graves paysans avec Nicolazic ouvrent à l'endroit une fosse. Bientôt le fer de la houe accroche une pièce de bois. La terre, avec soin dégagée, laisse deviner une statue ancienne et toute défigurée. « Une sainte-anne-priez-pour-nous » comme il y en a tant dans les chapelles bretonnes. Alors l'on tomba à genoux pour louer Jésus, la Vierge et sa Mère. Les épreuves de Nicolazic prenaient fin.



Bien sûr, il dut encore subir les longs interrogatoires des théologiens qui suspectent toujours, avec raison, des supercheries dans ce genre de choses. Mais bientôt l'évêque de Vannes, Monseigneur de Rosmadec, ému par la simplicité des réponses de Nicolazic et sa constance dans l'épreuve, permit le culte dans le champ du Bocanno. Les foules commencèrent à accourir. Les miracles se multiplièrent, les conversions intérieures s'affirmèrent. Les pères Capucins, les pères Carmes à leur suite, organisèrent les pèlerinages. Yves Nicolazic lui-même, avec des aides bénévoles, bâtit le premier oratoire qui abrite l'image découverte.

Et depuis, la Bretagne entière n'a cessé de venir à Sainte-Anne-d'Auray en chantant la poignante mélodie en vieux langage armoricain :

Intron Santéz Anna,
Ni ho ped a galon,
Ged joé ni em laka
Edan ho koarnason.

O Rouanéz karet en Arvor,
O mamm lan a drué,
Ar en douar, ar er mor,
Goarnet ho pugolé.

(En vannetais).

Saint Cornély

Mais il porte une tiare ! On ne connaît pas de pape qui soit breton de la petite Bretagne !

Il est vrai, il ne faut pas nier la vérité. Corneille est si véritablement un saint de l'antique Rome que son nom pour jamais est inscrit dans le paradis des saints canonisés, après Lin, Clet, Clément et Sixte. Il fut martyrisé en 253. Pourquoi donc alors s'est-il égaré parmi ces légendes dorées de Bretagne ?

C'est que, très populaire, il est invoqué par un peuple de paysans pour la protection des troupeaux et particulièrement des bêtes à corne. Le jeu de mot était si facile : corne, Cornély.

Les gens de Carnac n'ont pas été en peine pour lui forger sa légende. Il y en a même plusieurs.

Cornély accompagné de deux bœufs qui portaient ses bagages s'enfuyait devant les soldats romains lancés à sa poursuite et déjà dans sa course éperdue il arrivait au pays lointain des bords de mer quand il rencontra des paysans qui venaient de semer :

— Préparez votre faux, demain vous récolterez votre seigle.

— Demain ?

Ce fut vrai. Le lendemain, aux soldats poursuivants qui leur criaient :

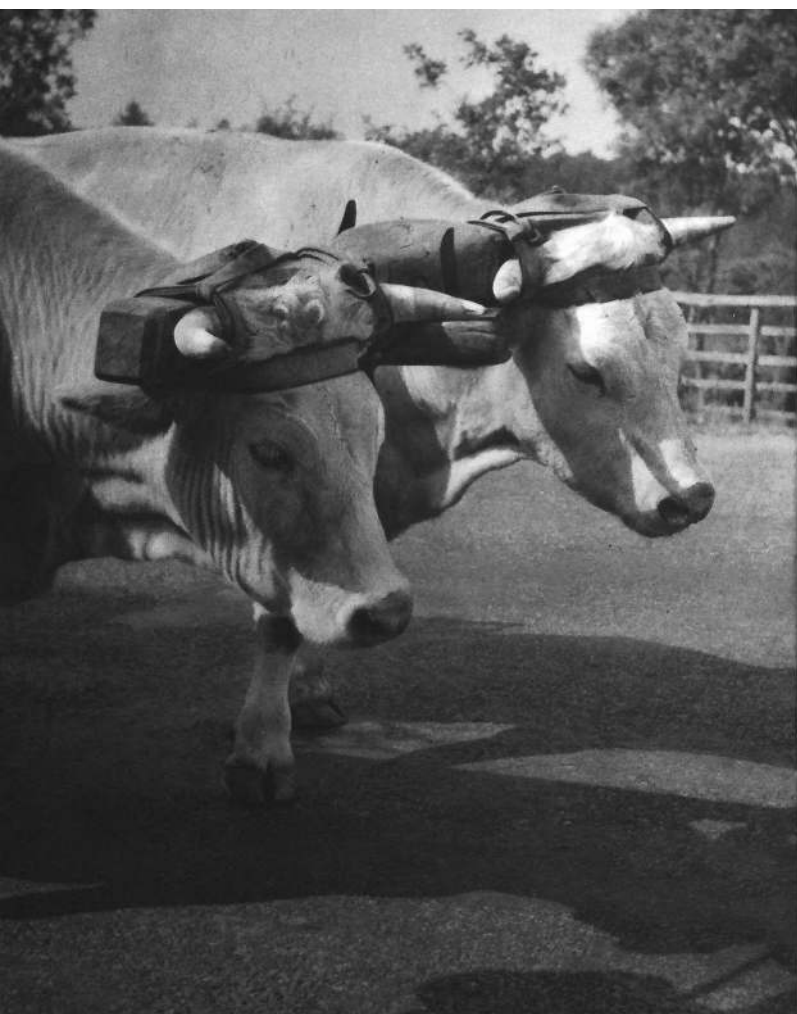
« Navez-vous pas vu un homme passer ici avec deux bœufs ? »

les paysans, arrêtant leurs faux, purent répondre :

— Oui, mais du temps où l'on semait le seigle !... »

Les soldats découragés s'arrêtèrent, définitivement figés dans l'ordre où on les voit encore aux alignements de pierre à Kermario et au Ménec en Carnac.

SAINT-CORNÉLY de Carnac, le célèbre patron des bêtes à cornes.



Les bœufs de Saint Herbot

Saint Herbot avait commencé par s'établir à Berrien sur les pentes de la rude montagne de l'Arrée. Sa prédication captivait tant les paysans qu'ils en oublièrent de travailler leurs terres. Du moins leurs femmes le prétendaient. Quoi qu'il en soit du vrai, elles menèrent au saint une vie impossible. On lui vola les pauvres vêtements qu'il mettait à sécher, on parla de faire flamber sa hutte, on alla même jusqu'à jeter des pierres en criant des injures.

Herbot qui avait patienté longtemps, finit par s'emporter : « Que la terre de Berrien ne produise plus que du caillou ! Que Dieu même dans sa toute puissance fasse qu'on n'en puisse arracher les pierres ! » Et, sans se retourner, Herbot partit, laissant derrière lui des rochers semés par toute la campagne... Il arriva bientôt aux lieux où il devait se fixer jusqu'à sa mort et commença à bâtir son « penly ». Il lui fallait un attelage.

« Allez à mon troupeau, lui dit le maître du Rusquec, je vous donne deux bêtes à votre choix. » En fin connaisseur, Herbot choisit deux magnifiques bœufs, parmi les plus beaux. On dit qu'ils restèrent attachés au saint tout le temps de sa vie, tant et si bien qu'à sa mort ils ne voulurent se tenir ailleurs qu'auprès de son tombeau. Ils ne quittèrent ces lieux qu'à la suite de ce que je vais vous dire.

Une coutume s'était établie qu'on pouvait venir prendre les bêtes pour les labours, le matin au lever du soleil... « Mais à une condition, Jean-Marie, c'est que tu les ramènes avant le coucher du soleil ! » Or, un jour, il y eut un Jean-Marie si acharné au travail qu'il vint prendre les bœufs avant l'aurore, et ne les reconduisit qu'une heure après que la nuit fut venue.

Le lendemain, les bêtes avaient quitté le tombeau de saint Herbot pour ne plus revenir. Certains affirment que dans les nuits noires deux grands bœufs lents errent dans la campagne en meuglant. Mais personne, jusqu'ici, n'a pu les approcher.

Saint Cado et la digue du diable

Un jour que Cado se promenait avec saint Gildas sur le bord de la mer parlant des choses du ciel, le disciple dit au maître :

« Père Gildas, me donnez-vous pas permission de m'établir sur l'îlot que je vois là-bas pour vivre plus près de Dieu ? »

SAINT-HERBOT. Dans les paroisses rurales, des offrandes se font toujours à Saint-Herbot pour la protection des troupeaux.



— Ah ! Cado, mon ami, ne sais-tu pas que le diable vient rôder auprès des solitaires ?

— Je n'ai pas peur du diable !

— Tu iras, Cado. Mais, rappelle-toi ! Il te faudra être plus rusé que le Malin lui-même. »

Le premier soin de Cado fut d'aménager une gentille solitude sur la petite île. Le second fut de trouver un moyen commode pour sortir et aller parler de Dieu à son maître, et lui confier ses joies et ses peines spirituelles.

Et Cado de travailler à construire entre son île et le continent une digue. Les rocs roulaient, la digue prenait forme. Jusqu'au jour où l'ermite constata avec stupeur que l'ouvrage du jour se trouvait perdu pendant la nuit. Il chercha à connaître l'auteur de cette méchante plaisanterie qui commençait à trop durer. Toute la nuit il se mit aux aguets.

« Ah ! Ah ! Ah ! ta digue, moine, tu l'auras, mais il sera nécessaire que tu m'engages. »

Cado se retourna. Un homme était derrière lui, d'étrange allure.

« A quel prix ? »

— Oh ! Pas grand chose, pour toi, car tu es ermite, et les ermites ne sont pas riches. Si tu veux, ceci : le premier vivant qui passera sur la digue s'en viendra avec moi. »

Le marché fut conclu. Désormais les pierres allèrent si vite, que l'ermite se douta bien que ce n'était pas là besogne d'homme. Il comprit tout quand l'ouvrage fut achevé. Que voit-il du côté de la terre ? Le diable en personne attendant son salaire...

Mon Dieu ! j'ai conclu un marché avec le démon et voici qu'il faut le payer ! »

Mais Cado ne perdit pas la tête. Il alla prendre un vieux chat noir qui se chauffait dans l'âtre de sa cellule et le lança sur la digue neuve en lui tirant violemment la queue.

« Voilà le premier vivant qui passe ! Arrête-le, » cria le solitaire en éclatant de rire à la face du diable qui disparut pour ne plus revenir, honteux d'avoir été berné par un moine breton.

SAINTE-CADO et la digue du diable. Cette digue à laquelle le diable en personne travailla sans que le saint y prenne garde.



Saint Alar le forgeron

« Alar, maître par-dessus tous les Maîtres. »

C'est l'inscription que l'on pouvait lire à l'entrée de la forge où Alar, avec un grand talent pratiquait son métier. Il arriva un jour, un inconnu. Apparemment il cherchait de l'embauche. Mais avant d'entrer il regarda longtemps l'orgueilleuse inscription.

« Montre-nous d'abord ce que tu sauras faire », lui dit dédaigneusement le patron, « il y a là justement un cheval qui est pressé. »

Ah ! ce ne fut pas long ! Le compagnon prit une barre, la jeta au feu, la battit sur l'enclume, alla vers la bête, lui coupa net le pied, appliqua le fer, cloua, lima, para le sabot et... le remit en place tout naturellement :

« C'est ma façon, dit-il, je connais l'autre aussi, mais celle-ci est plus rapide. »

Alar n'était pas encore revenu de sa surprise, qu'un deuxième, puis un troisième fer était cloué, de la même manière...

Juste à ce moment, un homme s'engouffra dans la forge en criant :

« Alar, mon cheval ! Viens lui faire quelque chose, je ne peux plus le tenir : Il est furieux. »

— Je connais aussi les remèdes pour guérir les chevaux. Et l'inconnu s'en alla avec le paysan, tandis qu'Alar se prit à réfléchir :

« En attendant qu'il revienne, si j'essayais la nouvelle méthode pour le fer qui reste à forger ? »

Il fit en tous points comme il venait de voir faire au compagnon. Tout alla d'ailleurs bien jusqu'au moment de replacer le pied.

Mais... Mais le pied ne voulait pas tenir et le cheval de perdre le sang en abondance jusqu'à s'affaisser lourdement.

« Malheureux ! mon cheval » cria subitement un seigneur qui rentrait de l'auberge voisine où il attendait la fin de l'ouvrage. Déjà il saisissait la paire de tenailles pour frapper le maître imprudent.

« Pitié ! Pitié, mon bon Seigneur !... »

Tout ce bruit alarma l'inconnu qui revenait après avoir guéri le cheval furieux. Juste à temps pour arrêter en l'air les tenailles menaçantes. Calmant le seigneur, il remet le pied en place, et la bête lui de nouveau debout, plus vigoureuse que jamais.

SAINTE ALAR le patron des forgerons et surtout des apprentis...



Au milieu de la stupeur générale l'inconnu s'adressa au forgeron et lui dit avec une pointe de moquerie :

« Maître des Maîtres tu as sans doute oublié un des points de ma nouvelle méthode ! » Puis il prit lentement sa veste pour s'en aller. « Au revoir, maître des Maîtres. » Et disparut dans la poussière lumineuse du chemin.

Alar revenu de sa frayeur décrocha sur le champ son enseigne et martela les lettres trop orgueilleuses.

Ce fut la première action de vertu que fit Alar-le-païen car il venait de comprendre que seul un ange ou quelque envoyé de Dieu pouvait avoir, devant lui, accompli tel prodige...

...Ce conte, je l'ai entendu dire plus d'une fois à un vieux maréchal ferrant quand, tout petit, je tirais la corde du grand soufflet de forge. Et il ne manquait jamais d'ajouter :

« Alar est depuis devenu saint Alar, le patron des forgerons, et surtout des apprentis qui veulent en remonter à leur vieux maître. »

Saint Guiriec

« Saint Guiriec allant par pais, un Dimanche matin, trouva un paisan qui coupoit des ronces pour clore un trou de haye, par lequel le bestail entroit dans son parc et endommageoit son bled ; Saint Guiriec le reprit de l'irreverence qu'il portoit au saint jour du Dimanche. Le paisan commence à se moquer de luy et travailler comme auparavant ; mais Dieu punit ce villageois tout sur le champ ; car la coignée dont il coupoit ses ronces lui demeura si fermement attachée au bras, qu'on ne l'en pouvoit oster ; le misérable ainsi chastié vint à Occismor trouver Saint Guiriec auquel ayant demandé pardon, la coignée luy tomba des mains sur le marche-pied de l'Autel.

Une autre fois allant par la ville d'Occismor, un jour de Feste N.-Dame, il vid une jeune lingère qui travailloit à sa porte ; le Saint la reprit de ce qu'elle ne chommoit la Feste, mais elle ne tint compte de sa reprimande, et luy répondit qu'il falloit aussi bien vivre les jours de Festes que les jours ouvriers.

SAINTE-GUIRIEC. La tradition a toujours voulu qu'en plantant des épingles dans le nez des statues de pierre les jeunes filles pouvaient savoir si elles se marieraient. La statue de Saint-Guiriec jouit elle aussi de ce privilège.

A peine eut-elle achevé la parole qu'elle fut subitement saisie d'une paralysie en ses membres, si grande qu'elle ne pouvoit remuer ny pieds ny mains; alors reconnaissant sa faute elle se fit porter au mesme lieu où elle avoit commis la faute, manda Saint Quiriec reconneut son offense et en demanda pardon au saint, lequel faisant le signe de Croix sur elle, luy rendit la santé; et en mémoire de ce Miracle, elle donna sa maison à Saint Quiriec qui la convertit en une Chapelle. »

(Albert Le Grand).

Saint Yves

Voici un Saint de Bretagne que les historiens connaissent bien. On sait, quand il est né, que c'était en 1253. On sait, quand il fut étudiant à Paris, que la Sorbonne était toute jeune, toute resplendissante, toute nouvellement créée par le fameux Robert de Sorbon. On sait bien, quand il gravissait la rue Saint-Jacques, que c'était le chemin des pèlerins de Compostelle...

On sait qu'il fut official à Rennes, avocat des pauvres, pauvre lui-même et, pour finir, « recteur » comme on dit en Bretagne. On sait même que son vicaire, car il en avait un, se plaignait de sa libéralité surtout quand il ajoutait sa part de pain à la sienne propre. (Part qui un jour se multiplia miraculeusement.) On sait aussi qu'il mourut en 1303.

Mais qu'allaient faire les fins Trégorrois pour les Scènes de sa vie que l'on ne connaissait pas? Qu'allait-on dire pour raconter son entrée dans le ciel? Ecoutez, car ici il y a plus d'une version.

PREMIERE VERSION (pour deux personnages): Yves Hélor de Kermartin (vêtu d'une soutane verdie et d'un reste d'hermine) devant la porte du ciel. Saint Pierre lui parle d'un ton bourru: « Quel métier faisiez-vous sur la terre ?

Saint Yves: Avocat, bon saint Pierre.

Saint Pierre: Avocat? Nous n'en avons jamais vu encore. Entrez, vous serez le premier!...

DEUXIEME VERSION

1^{er} acte. — A la porte du ciel, la foule, comme au pardon de Tréguier. Pierre s'est aperçu trop tard, saint Yves poussé dans la cohue est déjà de l'autre côté de la porte dorée, à l'intérieur. Pierre l'interpelle:

SAINTE-YVES était breton, avocat et non voleur, chose admirable en vérité.



— Vous, là-bas, sortez pour attendre votre tour comme les autres, que je vérifie un peu dans notre livre !

Yves : Je le veux bien, mais il faut me le signifier dans les formes légales...

Pierre : Que l'on aille donc chercher un huissier ! (criant à la cantonnade) Jean, André, Jacques, Barthélémy, et les autres ! Cherchez-moi un huissier !

2^e acte. — Jean arrive le premier essoufflé :

Nous avons couru et parcouru les sphères du ciel mais nulle part n'avons entendu dire que cette espèce d'homme soit jamais entré en paradis !

Saint Miliau et Saint Mélar

L'histoire nous apprend qu'après la mort du prince Théodoric le Royaume de Basse-Bretagne parvint à son second frère Miliau père de saint Mélar ; lequel, ayant régné sept années en grande prospérité, fut traîtreusement tué par son frère Rivode. Mais Rivode crut nécessaire aussi de tuer Saint Mélar fils unique du feu roy pour garder ce royaume mal acquis.

Il chargea ses soldats de s'emparer du jeune prince et de le faire mourir de malemort.

Mais ceux-ci eurent pitié des larmes de sa mère et ils décidèrent de le « mettre en tel estat qu'il ne puisse ny mettre la main à l'épée, ny monter à cheval, ny faire aucune action de guerre... Il fut donc résolu qu'on luy couperait la main droite et le pied gauche. Les soldats empoignèrent alors le jeune prince et l'ayant lié sur un banc luy coupèrent les membres susdits, sans qu'il dit mot, pendant ce cruel tourment, que le doux nom de Jésus ».

Cependant le jeune Mélar étant miraculeusement guéri de ses blessures « on lui fit alors un pied d'airain et une main d'argent desquels il se servoit aussi bien que si c'eussent esté des membres naturels ; manioit les armes de sa main d'argent, aussi dextrement que si elle eut esté de chair et d'os ; et ce qui estoit plus admirable l'un et l'autre croissoit, à mesure que les autres parties de son corps croissoient aussi ».

Quelques années plus tard Rivode, voulant en finir, fit trancher la tête de son neveu Mélar par un traître du nom de Kyoltanus.

A LAMPAUL-GUMILIAU on représente Saint-Miliau tenant sa tête entre les mains.



C'est à Lanmeur, alors nommé Kerfeuteun, que ce crime fut accompli c'est là que fut enterré le jeune prince.

Cependant cet assassinat ne devait pas rester impuni « Kyoltanus, ayant présenté la teste de Saint Mélar au tyran Rivode, monta sur la montagne prochaine pour contempler les terres qui luy avoient esté promises; mais, si-tôt qu'il eut levé la veüe pour les regarder les yeux luy tombèrent de la teste, et peu après il mourut misérablement. Quand à Rivode, il devint furieux et enragé, et mourut, le troisième jour de sa maladie, sans avoir jouy des Estats qu'il avoit tant désirés. »

(Albert Le Grand).

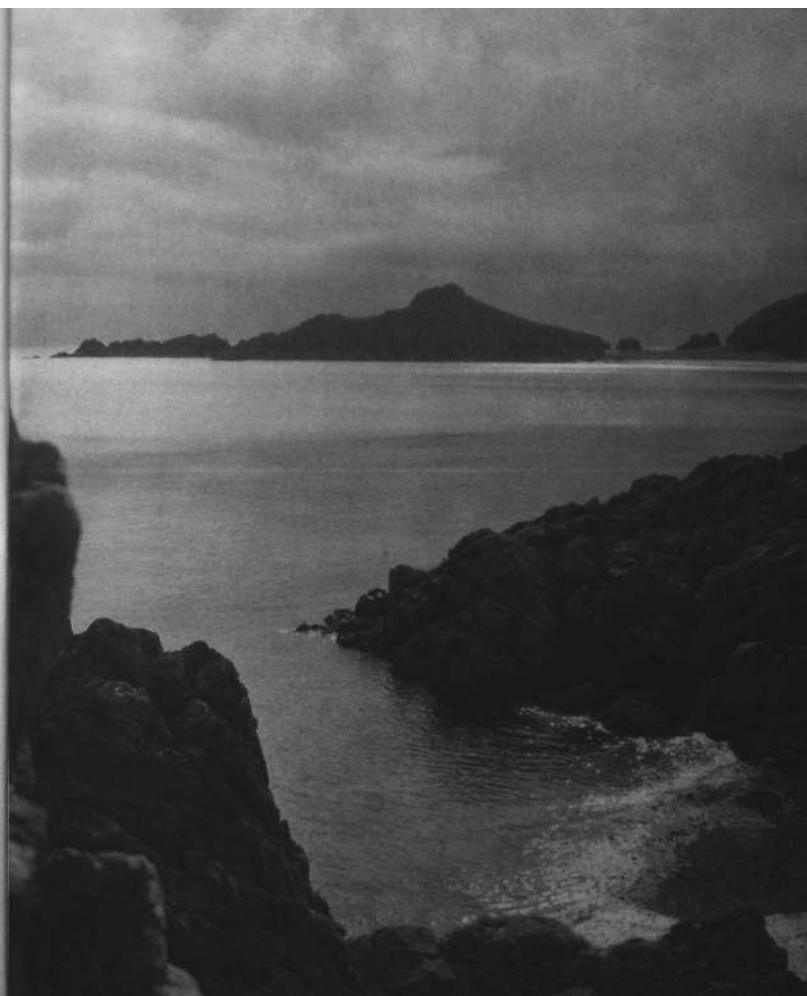
Malo, Brandan et ...

Saint-Malo c'est la ville des corsaires où bruit encore le nom de capitaines audacieux; saint Malo c'est aussi un saint de mer breton qui a une légende toute pleine d'aigues brunes et de relents de saumure. Du moins telle que Riou, le vieux cap-hornier, me la contait encore l'année qu'il mourut.

« Ecoute-moi, petit », — et tout en parlant il continuait de calfatier la vieille barcasse où il rêvait paisiblement des anciennes tempêtes — « Ecoute bien. Quand saint Malo est parti sur la mer pour la première fois, je t'assure que son patron c'était un drôle de patron. Brandan qu'on faisait de lui; les autres, les reste-à-terre, disaient « saint » Brandan. Il avait qu'une idée dans sa tête, tiens-toi bien, c'était de trouver des îles que personne, pas même le Penougnon qu'était mon patron à moi avait trouvées: LES ILES FORTUNÉES. Ah! quand Brandan avait dit ça y avait plus qu'à se taire; « plus loin encore, plus loin! » Et tu sais, il a bien fallu qu'il les trouve, ses îles fortunées.

C'était pas grand, le rocher dans la mer que personne encore n'avait jamais vu! Cinq fois long comme mon canot. Mais puisqu'ils avaient trouvé, ils ont mis le pied dessus et puisque c'étaient des moines ils ont fait la messe. Ça c'est sacré! Eh petit, c'est quand même ça qui devait être beau: saint Malo en train de sonner la cloche de la messe par-dessus le bruit de la mer... Quand ils ont eu fini leur prière ils se sont mis à faire du feu pour cuire leur tambouille. Mais, voilà! Au milieu de tout, le plancher qui se met à tanguer. Oh! oh! L'île fortunée qui s'enfoncé, et qui se barre dans l'eau!... Tu comprends c'était trop beau une île comme ça toute neuve... Saint Malo et saint Brandan ils ont eu juste le temps

SAINT-MALO. l'un des nombreux chercheurs de ces îles inaccessibles et fortunées.



de sauter dans leur bateau à eux ; plus rien, y restait plus rien de leur île, plus rien qu'un gros tourbillon d'eau qui tournait !

Et puis ils sont retournés au port.

Longtemps après, quand Malo est devenu vieux, il s'est mis à raconter son histoire, car jusque-là il n'avait rien dit. Et ceux qui l'écoutaient se sont mis à rire.

Tu comprends bien, sauf le respect qu'on doit aux saints, ça allait bien qu'une baleine, car c'était une baleine, elle laisse des moines faire la prière sur son dos, mais pour ce qui était de se faire griller la graisse des côtes tout à vif valait mieux ne pas compter sur elle !!!... »

Et le vieux Riou, appuyé sur le plat bord partait d'un grand rire où disparaissaient ses petits yeux brûlés du soleil de tous les climats.

Le cerf de Saint Edern

C'est Anatole le Bras, ce pèlerin des traditions populaires bretonnes, à qui Matthieu le Mocal, le piquant conteur cornouaillais, narrait les faits et gestes du saint patron de Lannédern. Et le vieux barde de broder le galon des légendes sur la chape du saint.

D'abord c'avait été comment un cerf aux abois était venu chercher refuge auprès d'Edern du temps où il était ermite et comment le chasseur païen et maudit comme tous les chasseurs de légendes s'était incliné devant l'homme de Dieu avant de lui faire don de la bête grâciée.

Puis c'avaient été les querelles et jalousies domestiques dont, pas plus que les autres, ne sont exemptes les familles des saints. Génovéta la pieuse sœur d'Edern, dans la générosité de son cœur, sur l'héritage, avait abandonné à l'ermite le morceau de pays « qu'il pourrait parcourir jusqu'au lever du jour ».

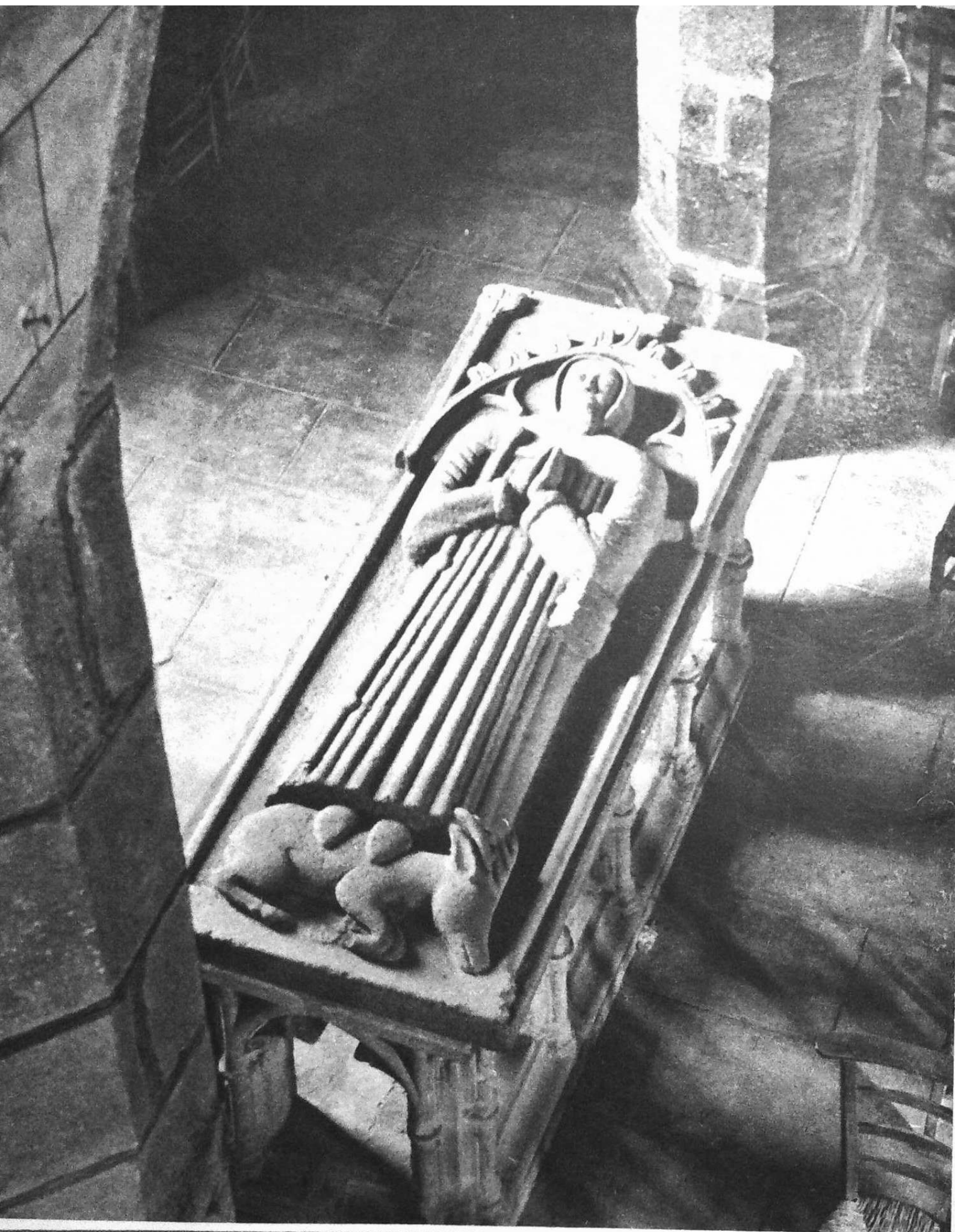
Elle n'avait pas pensé que Edern s'en irait à la conquête de sa terre en chevauchant son cerf dans une folle équipée. Bien vite elle comprit qu'il n'allait rien lui rester pour sa part. Après avoir réfléchi une bonne moitié de la nuit, elle trouva enfin le moyen d'arrêter la chevauchée funeste. Elle réveilla le grand coq de la basse-cour qui se mit à coqueriquer. Les cris, c'était le signal convenu, arrêtaient le saint. Il était bien temps ! Sans cela la paroisse d'Edern, Lannédern, allait englober tout le territoire de Loqueffret sur lequel résidait Génovéta.



Les soldats coupèrent la main droite et le pied gauche de Saint-Mélard pour qu'il ne put ni mettre la main à l'épée ni monter à cheval.

CETTE PLAQUETTE, COMPOSÉE D'APRÈS LES MAQUETTES DE JOS LE DOARÉ, EN RELIÉ-GRAVURE A ÉTÉ ACHÉVÉE LE 11 JUILLET 1960, PAR HÉLIO-CACHAN, A CACHAN (SEINE).

Dépot Légal 3^e Trimestre 1960
Édition Jos Le Doaré, Châteaulin.



Le tombeau de Saint Edern à Lannédern.